



de pume en pume

Le rire de Pauline

Salomé m'a glissé une boulette de papier. Notre seul moyen de communication, ici, en anglais. Dans beaucoup d'autres cours, nous ne nous gênions pas pour discuter. Mais Madame Sorel n'était pas une tendre.

Donc, boulettes de papier. Ça volait, parfois, dès qu'elle avait le dos tourné, d'un bout de la classe à l'autre.

J'ai déplié le papier, sous mon bureau, entre mes cuisses. Et j'ai éclaté de rire.

Ce rire, depuis ces quinze premiers jours de rentrée scolaire, cette classe de 4^{ème} option Allemand avait pu s'en étonner déjà à plusieurs reprises.

Je ne sais pas pourquoi cette fois ci...

C'est ainsi depuis que je suis toute petite. Moi, je suis habituée : à la maison, en famille, c'était un sujet de conversation récurrent. L'anecdote que ma mère, les yeux brillants d'amour, racontait aux nouveaux amis, à la nouvelle fiancée de mon grand-frère :

-Pauline ! c'est un rire !

Et j'éclatais de rire.

Parce que mon rire me faisait rire. Mon rire amusait mes parents. Mon rire animait les soirées. Un rire franc, communicatif. Lorsque je riais, souvent, dix personnes riaient.

La classe entière s'était figée. Madame Sorel me fixait. En permanence, cette prof d'anglais affichait un visage sévère. Cette fois-ci, il m'a semblé qu'elle me fusillait.

—Hi han. Hi han. Hi han

Le deuxième effet *Kiss Cool*. Anthony Ferret était le caïd de la classe. Le beau gosse avec un coefficient de popularité à cent, sur cent.

—Hi han. Hi han. Hi han.

A présent, trente élèves éclataient de rire. Sauf moi qui ne comprenais pas. J'ai vu les visages de tous ces nouveaux camarades de classe, soudainement, comme je ne les avais jamais vu.

Justine pleurait de rire, pliée en deux sur sa chaise. Marion se cachait dans ses mains et hoquetait. La bouche de Louis se déformait et lui distordait le visage.

—Stop it ! a hurlé Madame Sorel, qui n'en perdait pas son anglais pour autant.

Puis elle s'est retournée vers moi.

—Get out of my classe and come with me to see the headmaster !

Je me suis levée doucement, groggy. Les rires étouffés continuaient. Les regards moqueurs maintenant leurs succédaient.

Madame Sorel a ouvert la porte et je l'ai suivi. Au moment de la franchir, Marion m'a interpellé :

—Eh, Pauline, ne fais pas l'âne chez le proviseur !

Nouvel éclat de rire général de la classe.

—Hi han, hi han continuait Ferret

A 15ans - j'en avais 14 - Marion possédait une assurance, un style vestimentaire et un corps qui la gratifiaient de deux ou trois ans de plus. Moi, j'en paraissais deux de moins. Je ne

me préoccupais pas de mon physique, de l'attrait que je pouvais, ou non, représenter pour les autres. Je m'en moquais. Je m'amusais. Ce qui m'importait, c'était juste d'être bien parmi mes amies. Studieuse, je connaissais le prix du travail. Mes parents ne se ménageaient pas pour m'offrir un niveau de vie convenable. Je découvrais la vie tranquillement. J'avais le temps. Une petite appréhension de quitter le monde de l'enfance, au fond de moi, oui c'est vrai...

J'ai fermé la porte, retenue mes larmes. Une porte venait de s'ouvrir sur l'enfer qui m'attendait.

Les quinze jours suivants se déroulèrent ainsi. A chaque cours, plus seulement en anglais et plus uniquement de la gorge de Ferret, un braiement surgissait. De chaque coin de la classe, des braiements masculins, puis féminins aussi, retentissaient.

Ce lundi-là, la troisième semaine de mon calvaire, Salomé passa à côté de mon bureau, pour aller s'asseoir quelques rangs plus loin. J'ai relevé la tête doucement. Je n'osais plus observer mon environnement, et j'ai croisé son regard. Un regard qui s'excusait.

Comprends-moi, je n'ai pas le choix, semblait-elle dire.

Non, je ne t'ai pas compris Salomé. Je ne peux pas te pardonner.

Lorsque je ris, j'ai du mal à reprendre ma respiration. C'est cet effet d'engorgement qui provoque ce...ce...braiement. Jusqu'à ce jour, mon rire était un atout. Chez les enfants, j'étais la petite fille drôle qui rit toujours. La bonne copine

enjouée, en permanence de bonne humeur.

Soudain, j'étais l'ânesse, la bourrique, le bourricot. Dans ma classe, puis dans tout le collège. Sans que plus personne pourtant ne m'entende rire. Puisque plus le cœur à rire. Pour rire, il faut être deux. J'étais seule.

L'ânesse. Mon nouveau nom. Des filles que je ne connaissais pas m'appelaient ainsi lorsque je les croisais dans le couloir.

Bientôt, plus personne ne savait pourquoi on m'appelaient ainsi. J'ai continué à me rendre en cours. Seule à mon bureau, pas de voisine. Certaines filles m'adressaient des messages de sympathie, sur *Messenger*. Mais aucune ne pouvait se risquer à s'afficher avec moi. S'exclure de la meute.

Puis les railleries ont fait place aux insultes. Les insultes aux menaces, puis aux coups.

—Quand je pense qu'on a ça dans la classe, lança avec dédain sur mon passage, Marion a une de ses amies.

Accroupie, dans un coin du préau, je cherchais dans mon cartable, mon livre de mathématique. L'amie en question me poussa par derrière. Je basculais, mains en avant. Marion se présenta en face de moi et écrasa ma main droite de ses talons pointus.

—Allez, l'ânesse, je veux t'entendre braire.

Tandis que je la suppliais, elle appuyait plus fortement son pied. Elle écrasait mes phalanges.

—Hi han

—Plus fort !

Et les réseaux sociaux s'animent de montages photos d'ânes de toutes sortes. Ridicules, obscènes, dégradantes,

les mises en scènes proliféraient, redoublant d'imagination. Chaque matin, cette boule au ventre m'asphyxiait. Espérer, chaque jour en avalant mon chocolat au lait, qu'ils ne prêteraient pas attention à moi. Escompter que leurs amourettes, le dernier tweet, la dernière folie d'une star attirent toutes leurs attentions. Jusqu'à désirer qu'ils crachent leur venin sur une autre proie.

Effrayante solitude. Pénibles regards moqueurs. Meurtrie des rires dans mon dos. Je supportais de plus en plus difficilement d'avancer dans cette cour, de traverser des groupes qui se séparaient à mon passage, de vivre ces cours de sport et ces choix d'équipes. Je restais la dernière, face au groupe, à ne pas avoir été choisie.

Puis, les carottes dans mon cartable.

Chaque jour, franchir la grille du collège et vouloir être invisible. Disparaître.

Chaque jour, écouter les voix autour moi, sentir les mouvements, les émotions des autres et en être exclue.

Chaque jour, à laisser traîner sur mon poignet cette lame de cutter. Pour laisser des traces de douleur sur ma peau.

Chaque jour, être au milieu du monde qui fourmille, être au centre de la vie qui frétille, mais sentir que ce n'est que pour les autres.

Grossi, j'ai énormément grossi. Vraiment, car je mangeais et mangeais. Ma mère s'inquiétait :

—Tu ne sembles pas épanouie...Tu ne ris plus.

Maman, si tu savais comme ce mot me fait souffrir.

Je n'ai rien dit. Pourquoi faire ? Elle aurait été impuissante,

juste malheureuse. J'ai caché ma honte. J'ai caché ma peine. J'ai tout cloisonné dans ma tête : se mouvoir simplement comme un ensemble d'organes.

Durant les pauses, je me réfugiais aux toilettes. Et j'attendais la reprise des cours. Sous les graffitis, les dessins d'ânes, les injures à mon encontre, je regardais la lame de mon cutter lécher le sang qui perlait sur mon avant-bras.

Comme il doit être difficile de mourir, mais tellement apaisant, aussi.

Décembre est arrivé. Trois mois que je luttais. Trois mois, chaque seconde à ne penser qu'à cela. Je ne parvenais plus à me concentrer sur les cours. J'attendais l'attaque. Je fuyais, j'espérais, je pleurais, j'angoissais.

Je ne vivais plus. Je n'existais plus. L'ânesse.

Au self, j'avais repéré une alcôve, discrète, pour pouvoir manger seule. A proximité des toilettes, certes, mais je pouvais déjeuner sans être trop importunée. Je m'y rendais à la fin du second service, pour être certaine d'être moins en vue. Souvent, il ne restait qu'une petite dizaine d'élèves attablés, et le surveillant. Ce pion était le fantôme des filles de ma classe. Je les entendais bavasser sottement à son propos à longueur de journée. J'avais terminé mon repas. J'allais me lever et j'ai vu Marion entrer dans le self. Vêtue, comme à son habitude, d'une jupe courte et d'un haut moulant mettant sa poitrine généreuse en évidence. Elle s'est dirigée vers le surveillant. Accoudée contre le mur, d'une posture sensuelle, elle aimantait son attention. Puis, elle s'est

retournée vers mon alcôve. J'ai baissé le regard à son passage lorsqu'elle a pénétré dans les toilettes. Quelques secondes après, le pion est entré à son tour. J'ai pris mon plateau et me suis levé aussitôt, pour disparaître.

—Eh, la bourrique, tu comptes aller où ainsi ?

Ferret, un panier de légumes à la main, se dressait devant moi. Accompagné de trois acolytes, il gloussait.

—On avait peur qu'il ne propose pas de repas pour équilibré dans ce self, alors on a pensé à toi. On est des gars sympas, non ?

Ils éclatèrent de rire. Il a sorti du panier des carottes, encore sableuse, des épis de maïs, de l'herbe.

J'ai mangé. Sans pouvoir à peine respirer. Ils enfournaient herbes et carottes dans ma bouche. J'ai vomi. Ils s'amusaient. L'un d'eux a saisi ma tête pour me plonger le visage dans le vomi.

Je ne sais pas combien de temps cela a duré. Derrière la cloison, j'entendais le pion gémir.

—Elle préférerait peut-être les avoir dans le fion, les carottes ! Ils m'ont soulevé ; j'ai hurlé. Le surveillant, pantalon défait, est sorti des toilettes.

—Putain, qu'est-ce qu'il se passe, ici ?

Je me suis enfuie. C'est ce jour-là, que la lame de mon cutter est rentrée plus profondément dans ma peau. Très profondément.

Le psychologue me parlait doucement. Un homme doux. Neuf mois, qu'il espérait me redonner goût à la vie. Ici, dans cette unité de soins pour personnes en difficultés. Reprendre goût à

la vie parmi les morts, l'objectif n'était pas aisé à atteindre. Mais ma mère me donnait sa main. Ma mère me parlait de tout et de rien.

Un an et demi pour reconstruire, partiellement, une identité. Retrouver un sens à la vie, enfin, le minimum. Au moins, l'envie de se lever.

Mes parents ont insisté pour me changer d'établissement. J'ai souhaité revenir ici. J'avais besoin de voir en ces murs, ces classes, cette cantine, d'autres scènes, d'autres personnes. Une normalité pour effacer l'ignominieux souvenir. Le proviseur l'a compris ; Il m'a rassuré également : ils étaient maintenant au lycée.

—Benjamin

J'ai relevé la tête de mon assiette. J'avais pris l'habitude de ne pas relever la tête, toujours regarder par terre, pour éviter l'ennemi.

Je n'avais même pas fait attention qu'il s'était assis à côté de moi. J'ai poussé mon plateau, pour lui faire un peu de place.

—Je peux manger ici ? le self est bondé !

J'ai dû répondre « oui bien sur ». Ça m'étonne qu'il ait entendu.

—Pourquoi est-ce qu'on t'appelait l'âne ?

Je n'ai pas répondu. J'ai regardé mon assiette. Quelques secondes se sont écoulées. Je sentais qu'il m'observait. Vous avez déjà remarqué que lorsque nous sentons le regard d'une personne, nous ressentons le sentiment qu'il éprouve ?

Je n'ai pas perçu la haine, le mépris habituel. Il a tiré le plateau doucement vers lui pour mon attirer mon regard. Il me souriait. Pas un sourire narquois. Un sourire d'empathie.

Il m'a tendu la main :

—Benjamin...Benjamin Baudet....

Je le regardais sans rien dire. J'attendais l'insulte.

—Baudet-Ane...Tu vois... On devrait s'entendre !

Il a ri doucement.

J'ai éclaté de rire.

FIN

<https://www.youtube.com/watch?v=Rp5U5mdARgY>

de plume en plume...

Publication certifiée par De Plume en Plume le 20-11-2016 :
<https://www.de-plume-en-plume.fr/>

En savoir plus sur l'auteur : [Berndtdasbrot](#)

Vous pouvez lui laisser un commentaire sur cette page : [Le rire de Pauline sur DPP](#)